

Il a fait les Beaux-Arts, il a animé de nombreux programmes à la télé – des jeux mais aussi des primes – il est monté sur scène par amour du jazz, il est devenu acteur au théâtre et dans quelques téléfilms. Et, il n'a jamais perdu ce don pour les dessins humoristiques ! Mais, on ne peut pas l'oublier, Christian Morin est avant tout un homme de radio. Quinze ans passés sur Europe 1, puis cinq à RMC. Dix-huit ans plus tard, l'animateur revient au micro de RADIO CLASSIQUE. Sa passion est intacte ! Interview.



Christian Morin

« Quel plaisir de revenir à la radio ! »

Christian Morin

« Quel plaisir de revenir à la radio ! »

Coulissesmédias : *Votre retour à la radio a surpris tout le monde. Alors, heureux ?*

Christian Morin : Quel plaisir ! Il y a un cheminement assez particulier avec Radio Classique. Il y avait eu il y a deux ou trois ans, une opération « portes ouvertes » pour une fête de la musique qui donnait la possibilité de venir visiter les studios. J'étais venu par curiosité parce que j'écoute cette radio régulièrement depuis 2003, époque où j'étais à Lyon. Ça me trem-pait dans une ambiance peut-être apaisante dont j'avais besoin. Et puis, je me disais que c'était un moyen de découvrir un univers que tout le monde connaît comme la musique de jazz, la musique de films et toutes les comédies musicales. Lors de la visite, j'ai croisé Sébastien Lancrenon qui m'a remis sa carte en me disant « voilà ma carte, on ne sait jamais ! ». Il y avait à l'antenne une jeune femme qui s'appelle Denisa Kerschova dont j'adorais la voix et sa façon de présenter. A mon tour, après 20 ans de radio et de télévision, j'ai été groupie et ayant la carte de Sébastien, je l'ai appelé pour venir voir la dame dont j'aimais la voix. J'ai passé un quart d'heure dans le studio avec elle. Puis, il y a eu le premier Festival Radio Classique à l'Olympia où je suis allé pour assister à un concert. Dans la foulée, Olivier Bellamy m'a invité à son émission alors que je n'avais aucune actualité. Et en faisant cette émission, j'ai passé une heure en direct de folie. J'ai eu le sentiment

réel de refaire de la radio. Et je me suis aperçu que je préférais la radio parce qu'on est beaucoup plus à poil, à vif. A la télévision, on se prépare, on se maquille, on s'habille, on compose un personnage. Je suis ressorti très heureux de cette émission parce qu'Olivier Bellamy n'interviewe pas : il bavarde, il converse et il écoute. Et, j'ai recroisé Sébastien qui m'a sollicité alors que j'avais différents engagements ici ou là. Lorsqu'il m'a appelé, il ne m'a pas fait une proposition. Il m'a soumis une idée qu'il avait. Dans l'absolu, ce n'était pas une proposition mais sur le principe, j'ai dit oui.

La particularité, c'est que vous ne considérez pas « spécialiste » ?

J'ai tout de suite dit que je n'étais pas spécialiste. Et la Direction m'a dit que ce n'est pas ce qu'elle recherchait. Elle souhaitait quelqu'un qui tienne compagnie à l'auditeur, qui soit avec les gens comme s'il leur faisait écouter un disque après un dîner, installés



confortablement dans un canapé. J'aime bien parler avec les gens et aujourd'hui, je m'aperçois qu'il y a de plus en plus de réflexes bons ou mauvais avec les mails par exemple.

Ça vous a fait peur de ne pas être spécialiste ?

Je ne suis pas spécialiste mais via la musique de jazz et un instrument de musique que je pratique toujours, il y a quand même une sensibilité qui existait. Et, le fait que j'écoutais Radio Classique depuis sept ans, faisait que je commençais à m'habituer à des choses. Il y a des choses que je pourrai murmurer sur le plan de la mélodie et je ne suis pas fou de vous dire quel est le compositeur. Mais, petit à petit, ça vient car il y a Francis Drésel, le Directeur de la programmation. Je passe 1h30 avec lui après mon émission et pour faire référence au métier de comédien, je le perçois comme mon « décorateur musical ». Il me donne des textes et je les interprète à ma manière. C'est assez épatant ! Je donne une appréciation mais ce n'est pas un jugement. Je le dis quand j'aime quelque chose et combien j'ai pu être sensible. Et je peux vous dire que les 2h30 chaque matin, je ne les vois pas passer.

Christian Morin

« Je me suis aperçu que je préférais la radio parce qu'on est beaucoup plus à poil, à vif. A la télévision, on se prépare, on se maquille, on s'habille, on compose un personnage. »

Est-ce qu'on peut dire que c'est une histoire d'amour avec la radio qui reprend ?

Ah oui ! Cela faisait 18 ans que je n'avais pas fait de radio. J'ai passé quinze ans à Europe 1 et cinq ans à RMC. Et j'ai arrêté en 92 au moment où mon contrat n'a pas été renouvelé. Je voulais aller vers la comédie. Je suis allé travailler chez Laurent Cochet, il y a eu quelques tournages au cinéma et dans des fictions télé.

Vous aviez ce besoin de vous éloigner de la radio à l'époque ?

Au bout d'un moment, pour être honnête, on a envie d'autre chose. Et puis, j'ai toujours entretenu en parallèle, plusieurs activités. La musique n'est même pas mon métier. Elle a toujours été mon ballon à oxygène près du reste.



Quel est donc votre vrai métier ?

Je suis graphiste. J'ai fait sept ans de Beaux-Arts et je suis diplômé de publicité et d'Arts Graphiques de l'école nationale des Beaux-Arts. Je continue à faire des dessins humoristiques. Mon père serait amusé de m'entendre sur une Radio Classique. A l'âge de 13 ans, il m'a fait passer un test psycho-technique dont je n'avais jamais vu les résultats. Je les ai retrouvés trois ans après sa mort et il était mentionné : « Doué pour la profession de speaker ». C'est assez étonnant ! J'étais déjà attiré par la comédie mais je n'en ai pas tout de suite fait. Le fait d'avoir envie de monter sur une scène a été assouvi par la musique. Mon père me recommandait d'apprendre à jouer d'un instrument de musique. Avec le recul, je peux dire que ça m'a plutôt bien servi puisque je jouais dans les clubs de jazz quand je suis arrivé à Paris parce que je ne trouvais pas de travail dans les agences de pub. J'ai commencé à faire des dessins humoristiques pour le journal LUI puis pour le journal SUD-OUEST à Bordeaux et j'ai fait plein de trucs marrants, des illustrations etc...J'ai croisé beaucoup de gens. C'était très éclectique ! Et puis, j'allais sur les plateaux de télé de Jacques Chancel qui présentait « Le Grand Echiquier », j'étais fasciné par son savoir-faire. La télé me faisait peur si bien que j'suis d'abord allé à la radio, à Europe 1 à l'époque pour demander un stage pour devenir «

speaker ». Et j'ai appris mon métier sur le tas. Ça a duré quinze ans. Et, la dernière émission que j'ai faite, c'était avec Michel Leeb. J'avais proposé une émission parce que je m'étais rendu compte qu'il n'y avait rien sur l'humour à la radio. Je recevais des invités qui allaient de Roger Hanin à Anne Sinclair, en passant par Desproges, Uderzo et je leur demandais ce qui les faisait rire. C'était amusant parce qu'on décelait un certain caractère au travers de ces gens-là qui étaient assez sérieux pour la plupart et qui aimaient bien certains comiques. L'année de mon départ, j'avais proposé treize maquettes d'émission à Europe 1 dont une que j'avais pratiquement vendue à la FNAC : une émission de jazz au sens large. Malheureusement, à la radio, ça ne s'est pas fait. Il faut dire que le directeur de l'époque, quand on lui parlait, il regardait plutôt vos chaussures ou le plafond... On avait vraiment l'air d'être des imbéciles face à lui. Donc, je suis allé voir mon Président Frank Ténot pour lui dire que je préférais partir. Cela dit, j'ai tout de même passé quinze années formidables à Europe 1. C'est là-bas que j'ai connu Guillaume Durand. Je l'ai vu arriver et évoluer. On s'est recroisé sur la Cinq où je ne suis resté que six mois. Je n'avais signé qu'un contrat parce que je pensais que ça allait se casser la gueule comme c'est arrivé malheureusement. Et puis, il y a eu l'aventure RMC où je me suis partagé les matinées avec Jean-Pierre Foucault.

03

coulissismédias

Christian Morin

« Cela faisait 18 ans que je n'avais pas fait de radio. »

Vous n'avez donc eu aucun regret en vous éloignant de la radio ?

Ce sont des métiers extraordinaires avec les risques que cela comporte. Mais en fait, aujourd'hui, hélas, malheureusement, on se demande un peu où est la stabilité de l'emploi. Je me suis régalé parce que j'ai retrouvé l'ambiance de travail à Europe 1 telle que celle qui existait aux Beaux-Arts : des patrons que nous avions qui étaient des exemples pour nous. Il fallait que je retrouve des points d'ancrage, des repères.

Vous auriez envie de revenir à la télé comme vous l'avez fait pour la radio ?

Je n'en ai plus envie. En ce qui concerne la radio et la télé, j'en ai fait et il y a eu un moment où j'ai eu envie d'autres choses. Il y a eu la comédie. A 56 ans, j'ai travaillé pendant 5 ans chez Cochet. Ça s'est terminé par « les fausses confidences » de Marivaux, une comédie jouée et mise en scène par Cochet. C'était génial ! A présent, je me lève tous les matins à 6h45 avec plaisir. Le premier jour où j'ai retrouvé la radio, je ne le montrais pas mais j'avais une petite appréhension mais elle était partagée avec autant de joie que le premier jour où je suis arrivé à Europe 1 avec un peu plus d'entraînement derrière malgré tout.

Tous les réflexes sont revenus très vite ?

Tout est revenu très vite. Et en plus, il y a un truc formidable à Radio Classique, c'est l'envie de tous. Cette radio se situe entre une troupe de théâtre et un orchestre de chambre. Les réalisateurs pratiquent quasiment tous un instrument de musique... C'est très marrant !

En entrant dans les studios, vous avez vu beaucoup de changements en terme de technologies...

Le numérique a apporté quelque chose d'extraordinaire. Petite anecdote : j'ai toujours l'habitude d'avoir derrière la vitre, un réalisateur, c'est mon premier public. Le réalisateur programme tout et quelques fois, vous regardez dans la cabine et il n'est pas là. Les pubs vont se terminer, le morceau doit s'enchaîner, il a mis les jingles... Tout est programmé. Au début, je vous avoue que j'étais un peu affolé.

Justement, en voyant ces changements et en ayant connu une autre



forme de radio auparavant, vous restez passionné ?

Il y a un truc pour la radio...C'est physique ! Il y a quelque chose de charnel. On s'adresse à une seule personne. Dès que le micro est ouvert, vous êtes le maître d'œuvre. Si vous ne parlez pas, il n'y a rien. J'ai retrouvé un réel plaisir. Ça me ramène quelques années en arrière inconsciemment. Je ne peux pas me plaindre, jusqu'à maintenant, je me suis souvent levé le matin, soit pour aller faire de la radio, des tournages de télé ou pour tourner des fictions. Choisir un métier qui vous satisfait, c'est risqué mais c'est une vie de liberté extraordinaire. Mon père adorait ça et je pense que j'ai hérité cela.

Parlons de votre rendez-vous quotidien...

C'est « tous classiques ». C'est un programme musical que me fabrique Francis Dréssel. C'est un mélange de grands classiques, de grandes formations au piano seul, en passant par un petit quatuor ou orchestre de chambre. Et, de temps en temps, des musiques de films, des extraits musicaux et même un peu de clarinette ! En écoutant ce programme, on s'aperçoit combien les compositeurs de musiques de films se sont abondamment et largement inspirés en allant puiser dans l'univers des grands classiques. C'est une émission d'humeur !

04

coulissismédias

Christian Morin

« Il y a un truc formidable à Radio Classique, c'est l'envie de tous. Cette radio se situe entre une troupe de théâtre et un orchestre de chambre. »

Et la touche Christian Morin ?

Je suis incapable de vous la donner. C'est vous qui pourrez le dire en écoutant. Il y a quelques semaines, un journaliste du Figaro que je ne connais pas, a écrit un truc qui m'a bien plu en disant que je travaillais un peu « à l'ancienne ». J'associe un peu une animation d'humeur beaucoup plus habituelle pour d'autres radios que sur Radio Classique mais apparemment, ça convient à mon patron.

Quelle était la ligne éditoriale fixée par la Direction en vous recrutant ?

Rappeler que l'on est sur Radio Classique, défendre les programmes et entretenir la convivialité. Et l'idée, c'est aussi d'aller chercher des auditeurs ailleurs. C'est une radio de musique classique, très largement ouverte. Et le fait de ne pas avoir affaire un spécialiste permet peut-être de créer un lien avec l'auditeur lambda que j'ai été moi aussi.

C'est une stratégie de la Direction en vous recrutant...

Il y a eu quelque chose de surprenant dès mon arrivée et je m'en suis rendu compte en lisant les premiers mails qui nous ont été adressés. Il y avait un fond de clientèle. Pourtant, je n'ai pas fait de télé et de radio depuis longtemps... Si certains disent « mon public », je vous avoue que pour ma part, c'était très difficile de palper tout ça...



Vous n'imaginiez pas cette notoriété ?

Ce n'est pas palpable. Ce n'est pas comme une salle de spectacles. Je ne veux pas jouer de fausse modestie, je ne mesure rien. Je vais vous dire que c'est sympathique.

Et vous, comment vous trouvez-vous derrière le micro ?

Pas mal. (rires). Je suis bien au niveau du confort. Je me sens bien mais je retrouve depuis quelque temps, une chose qu'on nous avait bien apprise à Europe, c'était un peu notre propre auto-critique. Je retrouve par moment, les mêmes doutes.

On vous a suggéré des objectifs d'audience ?

Je crois que c'est souhaité par tout le monde y compris par moi. Sur Radio Classique, on lutte à inégalité avec les autres. France Musique est peut-

être la radio directement concurrente dispose de 535 émetteurs et nous, nous en avons 85 ! Ce qui est formidable, c'est que, désormais, la radio s'écoute et se vit différemment grâce à Internet. Les premiers jours ici, j'ai reçu des mails du Cambodge, d'Amérique du Sud... Il faut rester modeste car on peut très vite devenir « les rois du monde ». Mais c'est extraordinaire !

On vous entend 7 jours sur 7. Pourquoi ?

C'est la politique maison. Sébastien Lancrenon part du principe qu'un certain auditoire de la semaine n'est pas forcément chez lui ou en voiture et n'écoute pas forcément tous les jours. C'est une bonne politique à mon sens parce qu'il y a un truc qui est un peu détestable que pratique surtout Europe 1 par rapport à RTL. On a l'impression que pendant les vacances, tout le monde s'arrête. Nos émissions du week-end sont un peu plus légères. Sur 2h30, il y a à peu près 8 minutes de conversation.

Vous avez signé pour une saison ?

C'est un contrat d'une saison pour l'instant. Je ne sais pas combien de temps cette aventure va durer. Peut-être qu'à la fin de la saison, mon carnet de notes ne sera pas bon...

Christian Morin

« Sur Radio Classique, on lutte à inégalité avec les autres. France Musique est peut-être la radio directement concurrente dispose de 535 émetteurs et nous, nous en avons 85 ! »

En tant qu'auditeur, comment jugez-vous l'évolution de la radio ? Le ton est devenu plus mordant... ça vous convient ?

Ce n'est pas sur le ton que je jugerai, c'est surtout sur la technicité qui fait que la radio est partout aujourd'hui.

Quand vous écoutiez certains programmes, est-ce qu'ils vous donnaient toujours autant envie de revenir ?

C'est difficile de répondre dans la mesure où j'en ai fait. J'ai assouvi cette envie que j'ai pu avoir. Nous sommes le seul média qui puisse continuer à faire travailler l'imaginaire des gens. Et là, je peux vous dire que la radio n'a pas changé d'un iota et c'est pour cette raison qu'elle reste le média le plus formidable !

Votre regard sur l'évolution des radios généralistes ?

Ma radio généraliste préférée, c'est RTL. Elle correspond tout à fait à ce que l'on peut attendre d'une radio généraliste. France Inter, c'est ou trop sérieux ou ça dévisse complètement comme ça a été le cas avec le départ de Stéphane Guillon. Quant à Europe 1, je n'écoute plus. J'ai définitivement éteint cette station quand je l'ai quittée.

Qu'aviez-vous prévu cette saison s'il n'y avait pas eu la radio ?

La tournée « Age tendre » de mars jusqu'à juin. Il y a un projet d'album de clarinette avec Frédéric Manoukian, le chef d'orchestre de Laurent Gerra. Et, je sors un livre courant janvier « Si ton père avait pu voir ça ». C'est ce

que ma mère me disait toujours après sa disparition parce qu'il n'a pas vu que je faisais de la radio, de la télé et que je jouais avec tel ou tel musicien... Peut-être qu'il m'aurait engueulé pendant quelques temps, lui qui m'avait fait faire les Beaux-Arts, d'avoir décroché pour aller faire de la radio ! Mais j'espère l'avoir bien honoré.

Quand vous regardez dans le rétro, vous êtes comblé ?

Ce serait mal venu que je vienne me plaindre. Je crois que le vrai problème que nous avons tous, c'est un problème de santé. Charles Trénet avait dit une fois à Jacques Chancel : « le bonheur, c'est de ne pas avoir d'emmerdes ». J'aime beaucoup ce raccourci. Il faut plein de petits bonheurs. Il m'arrive d'être très heureux le matin en sachant que j'ai un dîner le soir avec des amis. Ça me suffit et ça m'aide à traverser la journée.

Retrouvez Christian Morin tous les jours sur RADIO CLASSIQUE de 9h30 à midi.

Et découvrez son livre « Si ton père avait pu voir ça » (L'Archipel) dès le 9 février.

Propos recueillis par Mickaël ROIX.

Photos : D.R- Philippe Etheldrede
Jean-Daniel Lorieux

